

# Bûh'mara OU l'hystérie non inhumée

par Nabil GHAZOUANE

*Bûh'mara nous place, historiquement au "temps des M'halas", plus exactement, sous le règne des sultans Mûlay Abdelaziz et celui de son frère Mûlay Hafid. L'histoire nous apprend qu'à cette époque, la crise économique-politique du Maroc a favorisé des révoltes et des insurrections. Jilali Ben Driss el-Yûsfi es-Zerhûni, surnommé Bûh'mara est un exemple trappant du tiraillement que vivaient le Makhzen et ses sujets entre la nécessité de s'allier aux étrangers et le désir de rester indépendants.*

Il n'est pas de notre ressort d'analyser les faits historiques ou d'incriminer les uns et déculpabiliser les autres. Ce qui nous intéresse ici, c'est le côté mythique qui opère dans l'histoire..., cette histoire qui est la nôtre. C'est pourquoi nous nous contenterons du récit du Khaïta el-Hadj Salem el-Abdi, ce vieux serviteur du Makhzen (1).

Sur le plan d'une psychopathologie culturelle qui nous préoccupe, le caractère hystérique que le conte recèle s'articule sur trois éléments symbolisés par :

- 1) – L'ânesse : ou la crise de l'héritage maternel.
- 2) – La superstition : ou l'avortement du désir de liberté.
- 3) – Le nom illégitime : ou la crise de la filiation paternelle.

*L'ânesse ou la crise de l'héritage maternel.*

Si l'hystérie souffre de réminiscences, celles-ci remontent certainement à la phase préœdipienne gouvernée par ce qu'on appelle en psychanalyse le processus primaire selon lequel l'énergie libidinale, régie par le principe de plai-

sir, circule librement. Ces réminiscences sont attisées, en général, après coup, par le retour du refoulé : la mère dotée d'un pénis par lequel l'enfant a été terrorisé, selon Mélanie Klein durant la phase sado-masochiste ou oro-anale. C'est dans cette optique que nous entendons, ici, héritage maternel. Il s'agit du cas d'un homme intelligent, très instruit, faisant partie du corps des "tolba mûhandisin", ce qui lui a permis de remplir la fonction de secrétaire du Khaïfa du sultan Mûlay Omar, à Fèz. D'après son nom de famille : Yûsfi es-Zerhûni, il est originaire de la tribu Ouled Yûssef de Zerhûn : terre du grand saint Mûlay Driss Zerhûn. Ce qui laisserait supposer une certaine appartenance, filiale ou géographique, à Jilali ben Driss Zerhûni, l'éminent chérif et Saint Zerhûn.

Nous pouvons en déduire, ainsi que de sa fonction (son statut social), que Jilali jouissait d'une certaine noblesse et d'une aisance pécuniaire qui le mettaient à l'abri de toute crise d'identité culturelle. Quel est donc le mystère (ce cir) qui a poussé cet homme à choisir une ânesse comme monture pour aller prêcher ses idées révolutionnaires, si bien que le conte le nomme : Bûh'mara,

établissant ainsi une appartenance filiale, sanguine, leur commune espèce, chacun étant la raison de vivre de l'autre ?

Ce curieux camouflage langagier nous pousse à postuler que notre héros, chevauchant une ânesse pour venir rôder dans les rues de la capitale Fèz recueillir des informations sur le Makhzen et allant les diffuser et les commenter chez les notables des tribus, voulait dire quelque chose, entre autres : ne cherchait-il pas à ridiculiser sa culture en transgressant le code social ?

Ne montrait-il pas ainsi aux yeux des gens les flagrantes contradictions socio-politiques et psychoculturelles qui l'avaient produit et le dépassaient ? Ne dénonçait-il pas par ce comportement la folie de son époque : l'ignominie de la culture-mère ?

Ne se posait-il pas, de cette manière, comme enfant illégitime de la famille royale ?

Passons. Quoi qu'il fut, il s'agit là d'une régression anale au stade de la mère préœdipienne mise en place par le scénario de l'adoption de l'ânesse, si l'on admet que la régression est l'expression d'un traumatisme, d'une angoisse, d'une crise tellement intense et lancinante que le Moi ne trouve comme solution pour s'en préserver que de s'allier aux (de cliver les) motions pulsionnelles du ça, usant en cela de tous les moyens (objets et représentations) que l'espace culturel (ou l'instance surmoïque) met à sa disposition.

Si l'on considère l'importance capitale que donne la culture islamique à la mère, nous pouvons constater que la régression vers la mère – dans un

moment critique – est proportionnelle à l'inverse de cette surestimation ; d'où la fascination, le sentiment d'intrigue et d'angoisse que l'ânesse (h'mara) provoque chez le peuple marocain musulman, au point de nommer un révolutionnaire des leurs : Bûh'mara.

La honte que provoque l'ânesse est une honte qui relève du désir sexuel incestueux hérité de la phase anale que chaque individu refoule tant bien que mal. Mais cela étant dénié à travers notre héritage culturel mystico-religieux, l'apport psychique des processus primaires étant méconnu à travers un Surmoi obsessionnel dans son absolutisme, la mère est plutôt crainte qu'aimée. Le désir, sous le poids d'une inhibition inhérente à la morale islamique, ne peut que se convertir en une haine intense ; celle-ci est extériorisée sous une forme inversée : la sacralité de la mère. **Ne dit-on pas que le paradis est sous les pieds de la mère ? Que si la mère a brisé quelqu'un (qu'elle considère comme sien) les saints ne peuvent le secourir, mais si quelqu'un est brisé par ces derniers, la mère (la sienne) peut le secourir ? Ne dit-on pas encore que même si tes parents étaient des bêtes, il ne faudrait pas les monter ?** etc...

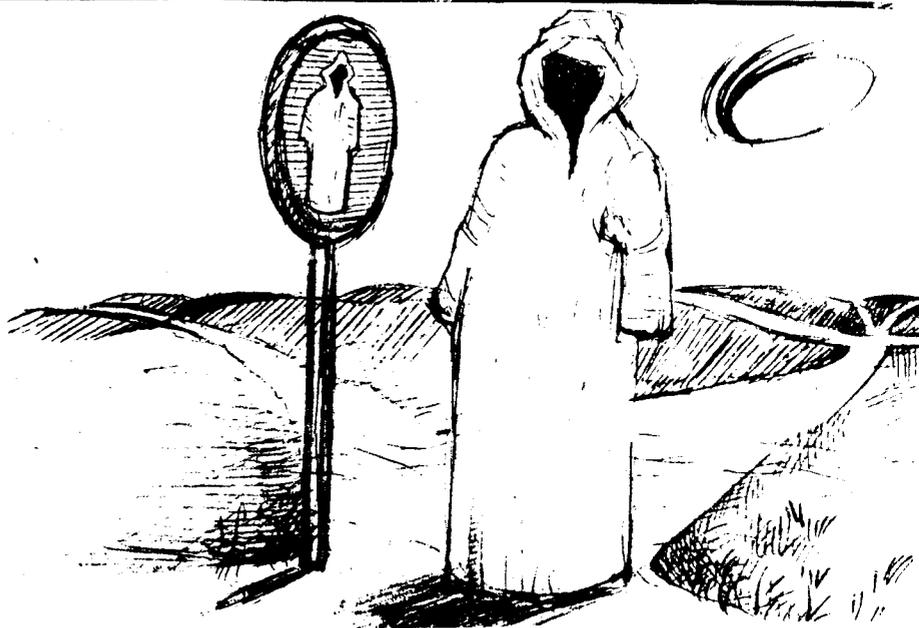
C'est en théâtralisant le langage du Ça que Jilali Ben Driss, sous le règne de Mûlay Abdelaziz, a pu regrouper autour de lui certains révolutionnaires...

Dans cette optique, nos hommes ne se sont pas révoltés contre l'ordre établi, mais contre l'ordre pré-établi : ils ont cherché, non pas à renverser le pouvoir et faire régner la justice, la dignité et la liberté dont ils avaient soif, mais à piller, à assouvir leur agressivité primitive, à détruire la mère précœdipienne.

Même si les intentions de Bûh'mara étaient bonnes il ne pouvait qu'être le porte-parole, l'incarnation d'une hystérie collective qui est fondamentalement une confusion entre la Loi et le désir, posant, à priori, le phallus comme menteur.

### **La superstition ou l'avortement du désir de liberté :**

Il est à noter que c'est le même désir de liberté qui, paradoxalement, pousse les hommes à se libérer et à succomber à la dépendance, la régression, la dépression, voire même à la folie. La différence réside dans l'articulation de



la Loi. **Désir sans Loi n'est que ruine de l'âme.** Seule la Loi fait descendre la jouissance au désir. Le leurre de l'hystérique c'est le rêve d'un désir qui naîtra de l'amour pur. Or, c'est le désir qui engendre l'amour et non l'inverse, du moment où l'on est capable de concevoir "qu'au principe même de l'amour il y a l'annulation et l'abandon, pour ne pas dire la trahison, de l'objet, dont on ne retient qu'un signe, un regard ou une salutation, sa simple présence, son portrait en quelque sorte, ou encore sa photo." Ce qui signifie que le désir de liberté sans travail de deuil est tronqué, vain, qu'il n'est qu'une simple cacophonie. Le deuil nous apprend d'une façon inefable que l'objet perdu n'est jamais l'objet de la visée érotique : que le manque s'inscrit en nous, économiquement et dynamiquement, en tant que volonté désirante. Tromper le désir ou le combler (le bloquer) revient à dire : nier le manque, nier la castration.

La négation du manque, au sens psychanalytique, c'est-à-dire la dénégation du deuil, s'articule dans notre culture sur la sorcellerie (ou la superstition). Celle-ci exprime un désir de se libérer tout en déniait (en dehors de) la Loi. Autrement dit, la sorcellerie, en tant que désir qui méconnaît le deuil, est un désir de retour au sein et à l'utérus maternels. Le conte que j'ai recueilli au Haouz à propos de Bûh'mara illustre ceci ; écoutons :

*"C'est quelqu'un chevauchant une ânesse, suivi de ses musiciens, qui hypnotise les gens par ses yeux. Il se promène dans les tribus distribuant*

*des figes sèches, des bonbons, et leur fait croire qu'il a le pouvoir magique de transformer les dunes de cendres et les tas d'ordures en couscous, de faire couler les ruisseaux en miel. Les gens ne pouvant résister à sa fascination magique, le suivent hébétés. Seuls les bons croyants, les vertueux, ou ceux qui portent sur eux un morceau de peau de mouton de l'aïd el-Kébir, ne sont pas atteints par le charme magique".*

Quand j'ai posé naïvement la question : **"où amène-t-il ces gens ?"**, le conteur m'a répondu, avec hésitation et un temps d'arrêt : **"Je ne sais pas... Il les égarre ou les tue peut-être"** ; puis il a ajouté, remarquant peut-être dans mes yeux une certaine crédulité : **"vous savez, il apparaîtra un jour, nous ont dit nos parents"**.

Ce conte nous expose le rêve des gens d'un révolutionnaire superman qui les libère de leur misère tout en leur épargnant le moindre effort, le moindre investissement. L'impossibilité de ça, de cette économie, le conte le rend en neutralisant la surpuissance magique de ce héros par un simple morceau de peau de mouton de l'aïd el-kébir. Pourquoi ? Parce que ce petit animal (infans), lui, a fait le saut de la mort pour sauver l'enfant... l'Ismaël qui est en nous.

Quand le désir de liberté sera capable de traverser le saut de la mort et non plus de le faire par procuration en le projetant sur un bélier, un taureau ou une volaille, un réel Bûh'mara **"apparaîtra un jour comme nous ont dit nos parents"**.



Revenons au conte de Al-Hadj Salem, l'avortement du désir de se libérer ou la superstition y est donné à travers deux métaphores : le feu et le lion.

Dans le conte, Bûh'mara naît avec le feu et meurt avec le feu.. C'est chez Giata que la puissance magique de Bûh'mara va être révélée à la suite d'un incident à propos de la menthe (2) qui symbolise la verdure et le feu (sans le feu, il n'y aurait ni verdure, ni reconnaissance de la baraka) dans le nom de l'homme inconnu jusqu'alors : Mûlay M'hammed fils du sultan Mûlay Hassan. Autrement dit, en leur annonçant son nom sous forme de secret, l'étranger (Bûh'mara) leur apprend du même coup le sens de son secret, la clef de cette énigme qui est la leur : le prince sur une ânesse : sans révolution, il n'y aurait pas de prospérité ; et en même temps, il leur montre que sans la reconnaissance de la puissance du Nom, sans soumission groupale à sa Loi, ils n'auraient jamais vu un prince parmi eux. D'ailleurs, les Giata étaient tellement éblouis de cette visite extraordinaire qu'ils furent incapables de douter ne serait-ce qu'une seconde de l'identité du messager.

C'était trop ! Un prince parmi eux, les fécondant en leur faisant prendre conscience du pouvoir du feu (du désir) et de la prospérité (la menthe qui symbolise la fécondation) et de leur rôle historique ! ils ne pouvaient que croire... en la réalisation de leur fantasme : le peuple élu (aux niveaux du mythe, de la guerre et du désir).

Notre héros, soutenu par ses sujets,

allait combattre sous ce nom (Mûlay M'Hammed) durant sept ans (1902-1909). Il fallut attendre Mûlay Abde-Hafid (19 août 1908 - 30 mars 1912) pour que Jilali ben Driss Zerhûni fut identifié. Celui-ci fut mis en cage, les pieds enchaînés, et exposé à Bab bou Jat à toute la population de Fèz plus d'une semaine.

Mais que voyaient les gens en liesse sanguine (des têtes coupées exposées au fronton de Bab Mahrouq, des mutilations, des tortures : on faisait, entre autres, arracher les dents à tous les musiciens de l'ex-usurpateur du nom du prince...) à travers les barreaux de la cage ? Je n'en sais rien. Je n'en veux rien savoir. D'ailleurs, même le sultan Mûlay Hafid était sidéré devant ce cas ! Après l'avoir longtemps contemplé comme on contemple un fauve dans la peau d'un être humain, le sultan lui parle :

– “Comment t'appelles-tu, toi, enfant du péché ?

– “Jilali Zerhûni.

– “Pourquoi te fais-tu passer, depuis tant d'années, pour notre frère, Mûlay M'Hammed ? Enfin, pourquoi, imposteur et menteur, t'es-tu levé contre notre puissance, que Dieu la protège ?

– “Il n'arrive que ce qui est écrit”.

Le sultan vérifia cette dernière réponse de Jilali en le jettant au lion. Miracle ! même ce lion se détourna de cet “enfant du péché” et ne le dévora pas ! Immédiatement, ce “sorcier redoutable” (réduit de l'animal, de l'homme) fut exécuté d'un coup de revolver tiré

par la main habile du caïd M'barek Sûssi ; son corps fut consumé après avoir été arrosé de pétrole.

Celui qui a évoqué le feu doit mourir avec et par le feu : tel est le vœu héroïque du conte. L'image paternelle, symbolisée par le lion, ne peut rien contre un homme sincère dans ses désirs, ayant reconnu son identité devant l'instance surmoïque symbolisés par le sultan si l'on reprend le dialogue, considérant celle-ci comme dernière épreuve du héros :

– “Pourquoi te diriges-tu du côté de Ouazzan ?

– “Ne me pose aucune question car je n'y répondrai pas ; mais donne moi à manger car j'ai faim. Après, je pourrai causer, je vois que nous avons beaucoup à nous dire.”.

Le sultan, étonné de l'assurance de cet homme en cage, ordonna qu'on lui apporte à manger. On lui servit du pain et du beurre ; et Jilali de dire :

– “Est-ce que c'est là la nourriture que l'on donne aux sultans ?

Alors Mûlay Hafid se pencha du côté de son chambellah qui donna des ordres. Quelques instants après, deux nègres posèrent devant la cage deux tajins de poulet et de mouton. L'homme prit tout son temps pour manger et déguster son thé. Et le sultan de reprendre :

– “Et bien ! parleras-tu maintenant que ton ventre est plein ? qu'allais-tu faire chez les Djala ?

– “Je me rendais sans doute auprès de Mûlay Abdessalam, car là j'aurais pu négocier avec toi...”

– “Comment n'as-tu pas honte de tes actes ?

– “Je n'ai pas plus honte de mes actes que toi des tiens. Nous sommes de la même famille, Rûgis tous les deux .

– “Si je suis Rûgi... moi, je ne suis pas d'un dûwwar de la montagne, grimpé sur une ânesse en me disant : je vais prendre le trône de Fèz. Je suis d'une famille de sultans qui descend d'Ali ; et c'est Dieu qui, par son saint prophète (évocation épargnant l'Edipe) m'a permis d'être ici.

– “C'est bien, tu as raison. Mais je m'aperçois que tu me mésestimes par trop et que tu me prends pour un “berger”. Je suis très fatigué et j'ai besoin de prendre quelque repos, malgré la mauvaise position de mes jambes repliées et serrées par les fers. Il est inutile de faire de plus longs discours. Ou bien tu me libères et tu me prends à ton service, ou bien tu me fais dispa-

raître. Si j'étais à ta place et toi à la mienne, ce sont les deux solutions que j'étudierais."

Ici prend fin l'illusion de la superstition : le héros est mis face à face avec la réalité du deuil. Il suggère au sultan de trancher, acceptant la mort comme loi naturelle.

### **Le nom illégitime ou la crise de la filiation paternelle :**

Pour que l'hystérique puisse admettre la vérité en l'Autre (qu'il pense incarner), il est obligé de recourir à l'Idéal du Moi. L'idéalisation concerne essentiellement l'objet au moment où la sublimation concerne la libido. L'identification de Jilali au fils du sultan Mûlay M'Hammed est-elle une erreur, une trahison de l'âme révolutionnaire que l'histoire ne lui pardonnera jamais ? C'est bien là une question lancinante qui s'ouvre sur les raisons et les motivations inconscientes qui interfèrent dans le choix de l'objet idéal. Même si le conte nous présente Mûlay M'Hammed, l'aîné des fils du sultan, comme un personnage effacé de la scène politique, et borgne, c'est-à-dire incapable d'assumer le Nom du Père, pouvons-nous considérer l'entreprise de Jilali comme une substitution à un faux idéal ? Autrement dit, pour venger le Nom du Père, Jilali s'était identifié à un mort-vivant, d'une part parce que l'idéal est fondamentalement mort – Freud n'a pu investir son idéal en Moïse qu'en tant qu'œuvre artistique ; et d'autre part, Mûlay M'Hammed était bien vivant, bien qu'il fût neutralisé dans une très belle maison à Meknes. Devons-nous comprendre de ceci que Jilali, en prenant le nom de son idéal, le tua en se tuant lui-même ?

Ce n'est pas aussi simple. Mais à ne retenir que les allusions du conte, nous verrons que Jilali ben Driss représente cette veine noire du sang royal, portant en lui toute la malédiction, toute la honte à écouler même un lion : il est le fruit du péché et du nom royal qui, en principe, s'abreuve de cette pureté.

Mûlay M'Hammed-Jilali-Bûh'mara est une condensation du Père, du Nom et de la Mère... qui s'est offerte comme sacrifice pour expier une telle confusion imposée par l'interaction de plusieurs cultures politiquement et économiquement menaçantes. Autrement dit, la fêlure qu'a causée l'intrusion étrangère dans le corps du Makhzen – idéal du

peuple – a provoqué une dépression au niveau du Moi groupal. Celui-ci a riposté – en la personne de Bûh'mara – dans l'espoir de restituer l'idéal pur. Mais le Moi s'est rendu compte que sa blessure narcissique est inscrite dans l'idéal lui-même, l'Etranger n'est qu'un catalyseur, un révélateur ; il a opté sous l'impact du principe de réalité – la préservation de la cohésion sociale identifiée dans la personne du sultan – pour le sacrifice d'un individu qui a choisi de jouer le mauvais rôle : incarner la malédiction paternelle et la colère imagoïque.

Nous sommes d'une culture du sacrifice. Si toutes les thérapies traditionnelles musulmanes s'articulent sur le sacrifice, c'est ce même processus qui opère au niveau politique, économique et idéologique. Quand le désir s'avère inaccessible, provoque un traumatisme au niveau du Moi et pèse sur le narcissisme, mieux vaut le sacrifier. Ne dit-on pas : wa kam min hajatin qadaînahâ bi tarkiha : combien de choses avons-nous réalisées en les abandonnant ! Il demeure vrai que la récupération de l'objet n'est jamais l'objet perdu ; alors... continuons à nous sacrifier en attendant Godo, L'imam al-Mahdi, al-Khader ou Jésus. Mahomet, lui, est mort une fois pour toutes ; sa tombe peut être visitée : elle donne d'ailleurs à celui qui en a le privilège le titre de Hadj. Bûh'mara, lui, son corps carbonisé est parti en fumée ; mais l'hystérie, elle, reste comme moyen de revendication et de libération qu'hélas ! on ne peut étouffer dans les événements récents de Marrakech et de Tétouan : ils nous crèvent, hystériquement, les yeux. Que les militaires interviennent, que les journalistes, les économistes et les politiciens commentent et analysent : notre problème relève fondamentalement d'un désordre psychoculturel, d'une position tragique du Moi dans son rapport à son Idéal.

Je me répète : il faut pouvoir admettre que Mahomet est vraiment mort pour pouvoir l'idéaliser ; sinon, dites-moi comment un Moi niant le mort œdipienne peut à la fois et saisir la réalité et investir narcissiquement ? C'est la question que nous pose le personnage de Bûh'mara.

Jeter sa mauvaise image, son double ou son ombre selon un langage jungien, comme pâture à un fauve, projeter le non-mère sur l'Etranger ou faire brûler son œuvre, signifie chez l'auteur

ou le créateur un échec de l'Idéal du Moi, un fiasco dans l'investissement narcissique et une crise de sublimation. Détruire l'objet, fuir le transfert ne change en rien la compulsion hystérique. Celle-ci demeure en latence jusqu'à nouvel ordre : le retour du refoulé.

Le fait que Bûh'mara n'ait pas une tombe signifie la méconnaissance de l'hystérie en tant qu'événement historique. Mais si le Christ fut tué et enterré pour ressusciter en Jésus, Jilali fut brûlé pour être oublié – refoulé – en Bûh'mara.

La question tracassante que nous pose le conte de Hadj Salem al-Abdi s'énonce enfin ainsi : et si Bûh'mara avait une tombe ? Je me rattrape : la tombe est pour le mort. Or, l'hystérie n'a rien à tuer. Elle se prend elle-même pour le phallus ; ainsi continue-t-elle à pleurer, sa vie durant, sur les tombes..

### **NOTES :**

1) Ce Khalifa, capitaine, adjudant-major dans l'armée marocaine de l'époque (fin du XIXe, début du XXe siècle) commandait entre 250 à 300 hommes. Notre conteur décéda le 8 avril 1938 à Rabat.

2) L'hôte de Bûh'mara n'ayant pas de Notons l'ironie du sort mise dans la bouche de l'interlocuteur en tant que double reflétant la vraie personnalité œdipienne du sultan.

menthe envoya quelqu'un en chercher chez un voisin distant d'un kilomètre. L'envoyé, ne trouvant personne, se servit lui-même. Mais voilà le propriétaire qui apparut ; le prenant pour un voleur et ne voulant rien entendre, il lui infligea une bonne correction. La nouvelle irrita Bûh'mara qui promit que sa baraka se vengerait de ce propriétaire mal-élevé. En effet, immédiatement, la z'riba (enclos de branchages épineux protégeant les cultures et les habitations) prit feu. Tout le monde se précipita pour embrasser les mains de cet homme dont les vœux se réalisaient sur le champ. Et le thé fut bu dans une ambiance sacro-sainte. Au moment où le saint homme allait quitter ses auditeurs, il révéla à leur chaïk son secret, son nom : Mûlay M'Hammed, fils du sultan Mûlay Hassan.